

toutes les images pornographiques qui tapissaient les murs.  
Jusqu'au bout, partout où il y eut un militant, le climat fut à la pureté et à la joie intérieure, envers et contre tout. Tous ceux qui ont vécu cette vie savent maintenant que des liens d'amitié et de charité se sont ainsi noués profondément au sein de cette masse.

## CHAPITRE VII

## Un nouveau cénacle

### Le voyage du 2 juillet

Depuis longtemps déjà, un projet avait mûri au sein de la communauté de Sondershausen ; l'aumônier du kommando l'avait autorisé et encouragé : il s'agissait de transmettre des hosties consacrées aux détenus de Gotha. Aussi, le samedi 1<sup>er</sup> juillet, après avoir prévenu Henri Choteau (1), André Yverneau quitte l'usine plus tôt que d'ordinaire et vient se munir à la baraque de l'Eucharistie que Maurice Devise, séminariste, travaillant de nuit, était allé chercher le matin même au kommando de Schutzenhaus (2). André avait compris en disant adieu à ses frères qu'ils l'accompagnaient de leurs prières dans son voyage, plus encore que les autres fois...

Le train roule vers Erfurt ; André veut voir comment sont disposées les hosties dans la boîte — une arrestation étant toujours possible, il faudrait peut-être se communier discrètement. Il s'isole dans un coin, et tire de sa poche le précieux petit paquet, le déplie soigneusement : le Christ est là en ces fragments d'hosties ! Il se communique alors de quelques miettes puis réenveloppe le tout avec précaution.

Devant passer trois heures d'attente à Erfurt, André veut en profiter pour porter le Christ à un Trappiste, à

(1) Jociste, de l'équipe des frères Vallée, à Gotha.

(2) « La maison des chasseurs » où étaient logés les prisonniers de guerre avec le père Danset.

l'hôpital, qui n'avait pu le recevoir depuis longtemps. Deux schupos sont là, postés de part et d'autre de la longue queue des voyageurs qui se dirigent vers la sortie, dévisageant tous ceux qui passent. André sent son cœur battre. Ce n'est pas la première fois qu'il rencontre des schupos, mais aujourd'hui, il n'est plus seul en cause, et tremble pour le Christ qu'il porte. Par bonheur la casquette et la serviette allemandes le sauvent une fois encore... Le Trappiste, prévenu, s'était arrangé pour sortir dans le parc au moment voulu. Un buisson est là tout proche, où André l'a rejoint, il s'agenouille et reçoit la sainte communion. Le Christ, après combien d'années peut-être !, passait dans les rues d'Erfurt.

André va retrouver ses amis qui tiennent leur assemblée chez René Guédon... Il dépose la petite boîte sur la table. On prie. Puis, la réunion se poursuit autour du Maître. Il était question de son règne à étendre dans tous les cœurs, à commencer par tous ceux qui étaient présents... Les Nazis, maîtres apparents de l'heure, tenaient la rue ; mais Lui, passant sans bruit, pénétrait dans les cœurs.

Arrivé en gare de Gotha, il va falloir pour André reconnaître le jociste qui doit l'attendre quelque part dans la foule. En sortant, il aperçoit un jeune gars sans coiffure qui a tout l'air d'un Français, passe devant lui, sans que celui-ci ne l'arrête. André va s'asseoir plus loin sur un banc. Les voyageurs s'écoulent vers le centre de la ville. Le jeune homme reste bientôt seul en haut des escaliers de la gare jetant un dernier coup d'œil : personne !... André se lève alors, s'approche et l'accoste en allemand : « Savez-vous où se trouve la rue du Général Wever ? » — « Oui, j'habite là. Quel numéro ? » L'ami s'exprime en un allemand difficile. — « Peut-être parlez-vous mieux français ? » poursuit André. — « Oui, je suis Français. » — « Je voudrais aller au 142, General Weverstrasse, au camp Français. » — « C'est justement là que j'habite. Qui voulez-vous voir ? » — « René Gauthier. » — « Très bien. René Gauthier... c'est moi... ou plutôt René Gauthier n'existe pas. C'est un nom d'emprunt... » — « J'ai reçu ta lettre (avoue le gars qui a compris). Je suis venu t'attendre mais je ne t'avais pas reconnu avec ta casquette. Je croyais déjà que tu n'avais pas pu venir. Partons d'ici, ce sera plus prudent. » André donne alors le Christ à Henri. Ils

causèrent quelque temps et André obtint ainsi de vive voix quelques nouvelles des prisonniers...

Lorsqu'il rentra à Sondershausen, André se souvint alors qu'il était allé porter le Christ à ses frères le jour de la Visitation (3). Pouvait-il ne pas réussir ?

### Un soir... au retour du travail

Les détenus de Gotha poursuivaient leurs travaux au Palais de justice, à l'Hôpital. Le dimanche, comme d'habitude, se passe chez Offhaus (dit « Tuteur »). Ce dernier prend un malin plaisir à nous faire désherber ses champs de choux uniquement pour le coup d'œil. Ce travail inoffensif a pour résultat de nous faire tremper des pieds jusqu'à la ceinture, dès la première heure du travail, pour toute la journée, à cause de la rosée que les feuilles de ce genre de légume récoltent abondamment.

L'équipe est maintenant presque au complet. Jean Lecoq n'est plus au secret et travaille avec nous dehors. Nous avons pu nous confesser. Les « transformés » que nous rencontrons au cours de nos travaux se dévouent par amitié pour Jean afin de nous procurer journaux et casse-croûte. André Vallée, son phlegmon guéri, a repris sa place d'aîné dans la colonne. Jean Tinturier est revenu aussi à la prison après huit semaines d'hôpital où il fut très bien soigné. Il a pu recevoir la visite de Kuehn et de Donati, venus de Schmalkalden où la vie chrétienne continue discrètement. Mais comme Louis Pourtois, Jean n'est pas jugé capable de travailler dehors et reste en cellule toute la journée. On leur passe des billets, en semaine, par l'intermédiaire de ceux qui restent à casser du bois dans la cour. On leur communique les nouvelles du soir, avant de rentrer dans nos cellules, en causant à voix haute dans la cour avec les autres, juste sous leur fenêtre...

Nos communications avec le dehors sont de plus en plus aléatoires : Nous n'allons plus maintenant que très rarement à l'Hôpital où colis et lettres de Sondershausen, d'Erfurt, de Weimar ou de Géra restent en souffrance... Depuis fin juin nous n'avons pas rencontré une seule fois

(3) Fête de la visite de Marie à sa cousine Elisabeth.

Bédouelle ou l'un de ses amis au cours de nos journées... Le dimanche 7 juillet le garde, un petit nouveau, méchant et aboyeur, « le Roquet », nous l'apprivoiserons plus tard, nous fait revenir de chez Offhaus par un chemin détourné. Il avait dû se douter de quelque chose et comme nous n'avions ni boîte de sardines, ni chocolat sous la main, nous ne sommes point rentrés ce soir-là par le centre de la ville.

La monotonie du travail forcé, l'absence de nouvelles, tout ce quotidien insipide et mesquin désagrège peu à peu les énergies. Voilà bientôt cent jours que nous sommes arrêtés : si on allait nous oublier ! Les administrations sont si lentes, les dactylos si bavardes, et un papier si vite égaré !... C'est encore à ceux qui, en Thuringe, prient pour nous et continuent à témoigner que, ce samedi soir 15 juillet, je réclame une fois de plus notre subsistance.

« Je te demande, cher Milo, ainsi qu'à tous les « Frères » de Kleinfurra, de rester très unis à nous. Nous menons ici un « jeu de patience » et c'est une grande force que d'être en prison pour accumuler des grâces sur la jeunesse de France et du monde. Prions et souffrons pour que notre génération soit une sainte génération. Il faut des saints, de grands saints pour solutionner le conflit mondial actuel. Pourquoi pas nous ? Prions spécialement pour Marcel Carrier sans nouvelles de sa femme, dans l'Orne avec ses gosses depuis début mai. Ici, nous attendons chaque jour que la volonté de Dieu s'accomplisse sur nous. Il faut tenir. Priez pour que je ne sois pas trop fade au milieu de tes frères jocistes. Il y a des jours où je suis bien piteux. Rejoins à Leipzig Jacques Etevenon pour moi par lettre. Donne aussi de nos nouvelles à Paul Léon et n'oublie pas de soigner Nordhausen. Transmets surtout à Pierre Giraud ma grande et chaude amitié : je prie souvent pour lui et sa fiancée comme pour vous tous d'ailleurs. Adieu, transmets le mot ci-joint à Sondershausen après l'avoir lu. Soyez des croyants unis dans le Christ. »

« Cher vieux Jacques, impossible depuis quelque temps de mettre la main sur colis ou courrier. Toujours pas de Pain Blanc (4). Nous avons faim... Dans la prière, je vous retrouve tous les soirs et j'offre pour chacun de vous en particulier, vous voyant tels que j'ai pu vous connaître

(4) L'Eucharistie.

après neuf mois d'exil vécus ensemble, tel moment plus dur. Il est infiniment doux de mériter pour ceux qu'on aime dans le Christ. Il me semble que je saurais mieux dire la messe plus tard après cette aventure. Malgré une certaine lassitude, je demande au Seigneur de me laisser ici tant qu'il le faudra. Je ne veux pas manquer de générosité, ni faillir à la sainteté de l'équipe. Il faut que nous soyons des saints ; seule, la souffrance au nom du Christ peut nous édifier à la taille des grands apôtres que l'Evangile requiert et que la Compagnie a déjà donnés à l'Eglise. Il faut que nous en soyons... Faites une neuvaine à saint Ignace pour notre proche libération à tous, si c'est la plus grande gloire de Dieu. Solidement à vous tous dans le Christ. »

Le lendemain, dimanche, notre colonne est encore envoyée chez Tuteur. C'est Weida qui nous garde : ce grand gamin de 19 ans a fait la campagne de Russie. Blessé, réformé, il a repris du service comme gardien de prison. Ce métier l'ennuie, et, plus que cela, son unique souci est de s'occuper agréablement avec toutes les blondes ou brunes auxquelles il donne rendez-vous sur les lieux où nous allons travailler. La plupart du temps, il somnole ou vitule à l'écart, et charge soit Jean Lecoq, soit Henri Marrannes de le prévenir à temps lorsque le patron ou un chef vient faire sa ronde... Le « grand » nous laisse donc toute liberté pourvu que nous accomplissions le minimum de travail demandé. Chaque matin, il ne manque pas de nous poser la question : « Kameraden ? » — « Vielleicht (peut-être) ! » répondons-nous pour ménager l'avenir. Il était aussi heureux que nous le mois dernier lorsque Bédouelle ou Marceau, le nouvel homme de confiance, nous apportait quelque chose, et pour cause !... C'est ce qui arriva ce dimanche-là.

Marceau, après la messe de 10 heures, était parvenu à nous retrouver dans les champs de Tuteur et, sous le coup de midi, nous apporte du pain, de la saucisse, quelques journaux, mais pas de courrier et peu de nouvelles. La radio anglaise, « la petite » comme on l'appelle, est muette ces temps-ci. Ça piétine autour de Falaise et de Caen. Le *Thüringer Zeitung* se perd en commentaires sur les dégâts causés par le V1 dans la région londonienne. Pendant que Marceau nous parle, Camille lui glisse dans la poche nos lettres de la veille... En nous quittant, il va se faire

absoudre par Weida en lui offrant un cigare... « Alles gut — Franzose — Auf wiedersehen ! » (C'est bon, Français, au revoir !).

Le temps est splendide. Il y a de la joie... Maurice Chevalier et Charles Trenet feront les frais de l'après-midi. Vers 17 heures, l'équipe se reforme en colonne : on rentre en mangeant discrètement. Weida marche en tête. Peu avant d'arriver en vue de la ferme, André Vallée, qui se trouve en tête de colonne, se retourne et fait un signe de tête à Jean Lecoq qui ferme la marche avec Roger. Il vient de reconnaître deux jocistes de la Wagenfabrik, Henri Choteau et Henri Bonvot et les signale à Jean. Ceux-ci ont compris, s'approchent par derrière, serrent la main de Jean, lui disant simplement ces mots : « Sondershausen, communion » ; la poignée de main se répète, et Jean sent une petite boîte qu'Henri Choteau lui glisse dans le creux de la main.

Weida n'a rien vu. La colonne pénètre dans la cour de la ferme et se disloque. Le « grand » va toucher son pourboire et déguster un café au lait chez la patronne. Les Russes s'égaillent et vont chaparder tomates et concombres dans les serres de « Tuttur ». Jean, qui nous a prévenus, disparaît dans le réduit où logent les transformés qui travaillent à la ferme. Là, il nous communique les uns après les autres.

Resté dehors pour surveiller le manège, j'aperçois les deux amis près du portail d'entrée qui semblent attendre. Je m'approche. « J'ai un colis pour vous, dit l'un d'eux. Où le mettre ? » — « Attends... » Une porte vient de s'ouvrir. Je jette un coup d'œil : c'est la fille de la patronne. Les mauvaises langues disent que c'est un cadeau fait à la famille Offhaus par un prisonnier français de la dernière guerre. Les amis s'éclipsent. Il faut prendre une attitude, ce que je fais en allant simplement au-devant de cette jeune personne pour lui prendre des mains la grosse marmite dans laquelle nous est apportée, chaque midi, la soupe de la prison et qu'elle venait nous rendre après l'avoir nettoyée. Je dépose le récipient près du portail et le découvre... puis vais rejoindre Jean dans son réduit pour consommer avec lui les dernières parcelles d'hostie.

Nous ressortons : les Russes sont là, ils ont fait bonne prise eux aussi. Weida reforme la colonne et me charge

ainsi que quelques autres des dahlias que vient de lui offrir la fille Offhaus. Il cherche la marmite, mais, le devançant du regard et la voyant recouverte, j'interpelle Camille et René : « Prenez-la, faites attention, elle est pleine, il faut la rentrer. » Le temps de bousculer deux Russes qui les devançaient, Camille et René empoignent le tout et ferment la marche de la colonne qui vient de s'ébranler.

Choteau et Bonvot réapparaissent et nous suivent pour s'assurer si tout a réussi. Quelques phrases rapides s'entrecroisent pendant la marche : « Vous « L' » avez ? » — « Oui, tous ». — Ça fait quinze jours que je l'avais sur moi. » — « Qui L'a apporté ? » — « André Yverneau, de Sondershausen. » — « ... Revenez ici tous les dimanches. »

Je fis passer ce soir-là mon action de grâce dans un court billet adressé à André.

« Ce 16 juillet — Notre-Dame du Mont-Carmel — Réalisé tout à l'heure au retour du travail dans un coin de la cour de la ferme, après 88 jours d'attente. « Il » est rentré à travers tout Gotha avec nous à la prison... André, je vois là ta foi fraternelle. Tu es bien le frère de Pierre, charité moins exubérante mais constante, presque « butée ». Cette fois tu as atteint le but. Actions de grâce avec vous tous de la part de tous ici. Je ne peux dire tout ce que j'ai dans le cœur... Le silence est la seule louange. En Le recevant, je vous ai tous réellement embrassés. Merci encore. Restez prudents. Nous sommes tous dans l'action de grâce et dans la paix du Christ. »

En rentrant, nous avons pu partager vivres et journaux avec Louis Pourtois et Jean Tinturier qui avaient passé leur dimanche à casser du bois dans la cour. Mais nous n'avons pas pu leur partager le Christ... Ils vivent cependant de la même vie, de la même messe, à en juger par cette lettre que Jean Tinturier écrivit le lendemain et que sa famille a pu recevoir et conserver.

« Je suis de ceux qui restent à l'intérieur... Je suis tout seul dans ma cellule, face à face avec une perceuse. On travaille assis : ce n'est pas fatigant. Le dimanche, on nous descend dans la cour, ce qui me donne l'occasion de rencontrer le seul autre camarade qui travaille à l'intérieur avec moi. Il est de Besançon (5). Quoiqu'il ne paraisse pas

(5) Louis Pourtois.

beaucoup extérieurement, je me suis tout de suite aperçu, en causant avec lui, qu'il était un gars formé et sûr... Mais toute la journée seul, voilà qui est nouveau et qui par bien des côtés rappelle le séminaire. Mais c'est plus que le séminaire : c'est le noviciat. Nous n'avons rien : les trois vœux sont singulièrement réalisés ici. Plus de préoccupations extérieures, aussi on n'a plus qu'à se préoccuper de soi, je veux dire de son propre salut, tout à fait selon la méthode de saint Ignace. Je n'avais jamais fait de noviciat, j'en profite. Au fond c'est très simple : quelques prières tout à fait courantes, j'ai oublié toutes les autres, égrenées le long de la journée, afin de se tenir constamment en la présence de Dieu. Et dans ma pauvreté et mon dénuement actuels, spirituels, s'entend : voilà le treizième dimanche sans messe, je découvre pourtant que notre christianisme est singulièrement riche. Je dis mon chapelet matin et soir : n'était-il pas primitivement le bréviaire du frère convers ? Frère convers, oui, voilà tout à fait ce que je suis maintenant. Je pense aussi souvent à ma vie passée, j'en revois chacun des événements, ce qu'il y a de bien, et surtout ce qu'il y avait de mal. Je pense aussi à l'avenir, à ma vocation et je demande à Dieu qu'il me conduise tout à fait selon sa volonté, et ainsi tout ira bien... Jean. »

La captivité nous travaille tous dans le même sens. Marcel Callo avoue lui aussi à sa maman que ce qui lui manque le plus, ce sont ses chères lettres : « Je manque totalement de vos nouvelles. Par moments, cette solitude se fait sentir et j'ai grand-peine à refouler mon chagrin... enfin, il est un Ami qui ne me quitte pas un seul instant et qui sait me consoler dans les heures pénibles et accablantes. Avec lui, on supporte tout. Combien je remercie le Christ de m'avoir tracé le chemin que je suis en ce moment ! Toutes mes souffrances et difficultés, je les offre pour vous tous, pour vous, mes chers parents, pour ma petite fiancée, pour Jean (6), afin que son ministère soit fécond, pour tous mes amis et camarades. Oui, combien il est doux et réconfortant de souffrir pour ceux que l'on aime !... Chaque soir avant de m'endormir, je pense à l'avenir, je passe en revue qualités et défauts, je m'efforce de devenir meilleur en me rapprochant de plus en plus de

(6) Jean Callo, prêtre du diocèse de Rennes.

Dieu. Petit à petit, je prépare et bâtis ce chic foyer que je fonderai à mon retour avec Marguerite... Chaque soir, aussi, ma pensée va vers la France : combien je la voudrais florissante et belle ! nous tous qui avons souffert, nous la reconstruirons et saurons lui redonner son vrai visage... »

Refaire la France ou plutôt continuer la France, qui d'entre nous n'a pas, au long des heures de sa captivité, songé à cette vocation historique de notre patrie ?

Pendant ces journées qui nous préparent à la fête de saint Ignace, je revois cette foule immense et neutre des Français, foule dérivée, comme un océan sans-teint, jusque dans ces camps et ces usines. J'entends de loin sa quantité nombreuse qui bruisse vaguement. Ceux qui avec moi ont passé par elle, et combien d'autres encore, maintenant enfermés ! en ont souffert. Nous avons souffert de tous ceux dont parle Péguy qui ne sont ni chrétiens ni païens, ces morts vivants. Ce passage à travers cette foule nous a altérés et maintenant que nous sommes seuls, avec notre soif, nous demandons à boire. La seule réponse qui nous fut faite, a été de creuser sur place. C'est alors que l'eau vive a jailli et devient maintenant en nous cette source qui en forcera d'autres à surgir à leur tour... Il nous fallait trouver dans la solitude et le dépouillement cette foi plus profonde qui naît d'une expérience continue de la captivité. Mes compagnons jocistes prétendent être des révolutionnaires : ils se sont jetés dans la bataille. Mais le Christ n'a pas voulu qu'ils restent dans leurs chrétientés naissantes, afin que la grâce d'une vraie souffrance en son nom leur soit accordée, pour bien leur montrer qu'Il était le premier Serviteur et qu'Il voulait d'eux une union plus intime. Ils savent maintenant — selon Péguy — qu'une révolution revient essentiellement à fouir plus profondément dans les ressources non épuisées de la vie intérieure et que ce ne sont pas les hommes en dehors qui font les révolutions, mais les hommes en dedans.

Mais il y a des soirs où l'on n'y tient plus : les nerfs sont tendus, il faut éclater. On voudrait remuer les puissances du monde puisque celle de Dieu finit par lasser.

J'ai longtemps tourné en rond dans ma cellule, pendant cette soirée du 29. Cela ne peut plus durer : il faut que l'on s'occupe de nous. « Il est inadmissible que l'on retienne douze Français, dont un prêtre et trois séminaristes, pour

activité religieuse (c'est le 102<sup>e</sup> jour ce soir). Il faut informer la Nonciature à Berlin, lui envoyer la circulaire de Rhodain (7). Il n'est toujours pas question de jugement pour le moment. Resterons-nous à l'« ombre » jusqu'à la liquidation?... J'ai bien reçu toutes les lettres officielles, cher Jacques, mais il faut tout faire pour nous signaler à l'Amicale de Weimar. Ne négligez rien : il faut remuer la Nonciature. Il est impossible que 12 catholiques soient retenus pour activité religieuse... » Ces quelques lignes écrites me calment et me font penser à ceux de Sondershausen. « Je voudrais vous revenir parce que j'aurais beaucoup à gagner à vous revoir tous : la souffrance nous aura travaillés et nous aurions tous à profiter de cette nouvelle communion... Mais cela se fera quand Il voudra. Actuellement, je ne veux plus avoir le souci de ma libération. Si je suis las, c'est plus de la bataille silencieuse que nous livrons ici que de la position dans laquelle Dieu nous a établis. Et cette lassitude même, nous l'offrons avec actions de grâces au Seigneur Jésus. Nous arrivons bientôt à un nouveau tournant (8). Les événements politiques qui menacent, doivent tourner à la plus grande gloire de Dieu. Il faut que la liberté retrouvée, les corps étant réconfortés et les esprits libérés, permette à l'Eglise et à tous ses membres d'entreprendre, un jour, le renouveau de son action missionnaire... Encore un peu de temps à souffrir et nous pourrions recueillir les fruits de notre souffrance. Il faut remercier déjà d'avoir reçu une si grande grâce. Nous avons été spécialement choisis — et n'y étant pour rien — afin de participer à la passion du Christ. Alors qu'est-ce que ce sera quand nous participerons à sa gloire !

« Dieu seul qui nous tient tous ici groupés pour former une communauté de prière, de conversion, de sanctification, nous disloquera à nouveau quand il le jugera utile, de même qu'il nous avait réunis. Priez beaucoup pour que je ne vous déçoive pas lorsque je serai de retour. Ne vous faites pas d'illusions sur moi. C'est lui qui fait absolument tout. Ici, c'est vous qui travaillez à initier à la vie de prières et d'abnégation mes compagnons d'honneur. Je leur parle

(7) Du 19 mai 1944. Voir en annexe, pages 240-241. Nous en avions eu un écho par courrier clandestin.

(8) L'offensive alliée en Normandie était imminente.

souvent de vous. C'est l'équipe qui agit. Ils apprennent, me l'avouant ingénument, le secret de notre Compagnie : l'Amour. Il nous faudra encore souffrir et mériter beaucoup dans l'obscurité pour être ces hommes du renouveau que nous devons être sous peine de pécher contre la lumière... Vivons tous à l'unisson et au rythme du cœur de Dieu selon le désir de notre Père (9) que nous fêterons après-demain. »

31 juillet. « Notre moral est très bon, constate Camille. Nous finissons une neuvaine à saint Ignace pour notre libération. On tiendra le coup malgré tout, et surtout pour le Christ. Nous n'avons aucune nouvelle de notre histoire. Nous n'entendons parler de rien. Personne n'y comprend rien. Mais, dans toutes circonstances, l'amour de Dieu nous guide. J'aurais beaucoup à te dire, cher Michel, quand je te reviendrai... Nous entamons la quinzième semaine : c'est long, mais c'est plus beau. »

#### Réunis dans la « Kirche »

Un soir, « Deux-Etoiles » — le surveillant-chef — accueille la colonne dans la cour de la prison au retour du travail. Encore une fouille ? Qu'a-t-il pu inventer pour nous brimer à nouveau ?

Il n'avait point apprécié la réplique de Jean Lecoq l'autre jour. Comme il lui demandait : « Où est Cherbourg ? » Jean répondit : « En France, maintenant. » Deux-Etoiles avait blêmi : les Alliés venaient depuis peu de percer au sud d'Avranches...

Nous attendons, silencieux, qu'il fasse l'appel, car il tient une fiche à la main. Le cérémonial ordinaire des veilles de transport pour Buchenwald commençait. Angoisse : nous n'y pensions plus depuis que les événements militaires avaient donné le change à nos préoccupations... Henri Marrannes est blême, André Vallée reste impassible, Roger s'est replacé à côté de lui, Camille tente de garder son sourire. Jean Lecoq n'est pas nommé. Va-t-on être séparés de lui ? Ils vont sans doute le renvoyer au stalag. Deux-Etoiles prolonge le silence à plaisir, nous recompte

(9) Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.



lentement, puis, brusquement, ordonne : « Alles mit dem Pfarrer Lecoq, in Kirche ! » Que veut-il dire ? Tous avec le curé Lecoq à l'église ? — Nous ne goûtons pas la facétie. — Pendant que Deux-Etoiles s'esclaffe, le « métèque » explique à Jean que la prison étant comble — on vient d'arrêter toute une flopée d'anciens militants communistes — l'équipe va loger maintenant dans une même pièce : la « Kirche ».

Il s'agit d'une grande cellule au dernier étage de la prison, munie d'une grande fenêtre, où le pasteur venait autrefois le dimanche soir évangéliser les détenus. C'est pour cela que « Deux-Etoiles » l'appelait la Kirche, l'église.

Quelques instants après, nous nous retrouvons tous, Jean, Henri, André, Roger, les deux Marcel, René, Fernand Morin (10), Camille et moi dans cette « chambre haute » comme l'a baptisée Roger en y pénétrant (11). Tinturier viendra nous y rejoindre un peu plus tard, à force d'insistance auprès du commandant toujours bienveillant à notre égard : mais, nous ne pourrons pas obtenir la même faveur pour Louis Pourtois.

On a rangé la « carrée » en disposant les paillasses le long du mur, autour d'une grande table. Camille fabrique une croix avec des immortelles que l'on fixe contre le mur bien en vue. Elle attirera souvent les remarques de Deux-Etoiles à qui nous répondrons invariablement : nous sommes dans la « Kirche » !

Viennent ensuite les plus beaux jours de la communauté. Viennent alors les récoltes et les battages. Nous pouvons ainsi rencontrer des prisonniers de guerre. Par eux nous recevons nouvelles, colis, courriers, ravitaillement. Les gardiens ferment les yeux. Mais il faut prendre des précautions, car Deux-Etoiles est intraitable. Nous rentrons très souvent doublure de veste ou chemise gonflée et calots fourrés. On passe ainsi : pains, biscuits, conserves et cigarettes prises au vol en passant auprès d'un camarade qui nous guettait au retour, le soir, au bord d'un trottoir ou à un angle de rue. Dans la chambre, on met tout en commun : rasoir mécanique, papiers, bouts de ficelle, et

(10) Arrivé à la prison le 27 juillet après son arrestation.

(11) La pièce d'en haut (Marc 14/15, Luc 22/12) : Le Cénacle.

autres menues bricoles utiles à tout prisonnier. Chacun a sa place attitrée autour de la table que préside Jean Lecoq. André Vallée a exigé, dès le premier soir, que l'on mange tous ensemble lentement : et ce n'est pas un petit sacrifice que de s'attendre après une journée de labeur et de vexations. Camille et René ont toujours du persil à hacher. Marcel Callo, scrupuleux, débite le ravitaillement rentré, en portions égales et fraternelles. Jean et Fernand Morin s'échinent à traduire des coupures de journaux allemands. Marcel Carrier a chaque soir un bobard ou un pronostic à relancer. Quant à Henri, notre buraliste, il a fort à faire pour répartir le tabac et les allumettes...

Ces heures de veillée sont appréciables, car le travail du jour est très pénible. Camille, le plus résistant, l'avoue lui-même : « Ce soir, mon vieux Michel, je ne m'étendrai pas à t'écrire, car je suis très fatigué. Cette semaine, nous avons battu quatre journées entières, c'est beaucoup. Cela certes a du bon, car en général les patrons nous nourrissent bien : pain, pommes de terre, saucisson, ou œufs, bière, café, gâteaux. Voilà qui fait du bien au ventre et au moral. Nous sommes maintenant deux équipes de travail, mais nous nous retrouvons toujours à dix le soir... Nous menons alors une vie de communauté chrétienne, disant la prière ensemble et le dimanche nous lisons la messe du jour (12). Mais d'ici à peine un mois, nous espérons pouvoir aller dans une église... » Un peu plus tard, il écrit encore : « J'ai été un certain temps sans te donner signe de vie, mais quand tu sauras que, depuis trois semaines, je fais partie de l'équipe de batteuse, tu m'excuseras. Tous les jours, à part le dimanche, nous battons tantôt chez un patron, tantôt chez un autre. Nous rentrons plus tard à la prison. La nourriture meilleure n'est pas toujours en rapport avec l'effort fourni, aussi il n'y a plus qu'André Vallée et moi à tenir le coup sans interruption, tous les autres ont été remis à travailler chez des maraîchers.. Enfin le soir, nous nous retrouvons tous ensemble, mettant en commun les joies et les souffrances de la journée, les offrant ensemble au Christ dans notre prière. Le dimanche l'abbé Lecoq nous com-

(12) Les Jocistes de Gotha nous avaient procuré un missel de l'abbé Godin et deux exemplaires du *Nouveau Testament*, de Segond, format pratique, qui seul peut toujours déjouer gardes et fouilles.

mente la messe et le jeudi Paul ou Jean Tinturier nous font un commentaire d'Évangile et cela rend. Ce soir, nous avons commencé à la demande de René Le Tonquèze une neuvaine à la petite Thérèse, lui demandant la patience nécessaire pour passer nos derniers jours de tôle, car je t'assure, Michel, que dans notre position, il en faut ! »

Le Christ avait saisi leur cœur à tous...

Camille reçut un soir d'août une lettre de France. C'était sa petite fiancée Marcelle... Je le vois encore me montrant le passage, les larmes aux yeux : « Tu es trop généreux, mon Camille, j'ai peur que les prêtres te prennent... Tu ne me reviendras pas ! » Camille lutta, seul plusieurs jours, silencieux. La parole du Christ lui revenait dure : « Celui qui ne hait pas son père, sa mère, ni sa vie même, ne peut être mon disciple... » Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il s'écria, un soir, dans la cour, à la suite d'une discussion sur le sort prochain qui nous était réservé : « Après tout, s'il faut des martyrs à la J.O.C., nous pouvons bien faire ça ! »

#### Pour la cause du Christ et de l'Action Catholique

Courant septembre, une nouvelle circulaire, partie de Sondershausen-Kleinfurra, alertait toutes les communautés chrétiennes de Thuringe pour la préparation du pèlerinage de Lourdes que l'Aumônerie organisera au retour et donne quelques directives pour constituer un *Livre d'or* (13). On répond partout. Ceux des prisons sont avertis et remplis de joie en apprenant tout ce qui se fait pour le règne du Christ. Eux aussi préparent le retour en union avec leurs frères travailleurs qu'ils soutiennent par leurs souffrances et leur captivité. Ceux-ci ne se laissent pas vaincre en générosité et organisent des veillées de prières à Nordhausen, Erfurt, Weimar, Géra, Saalfeld. Le calme semblait revenu : les événements militaires ne cessent de provoquer une espérance de plus en plus grande en la libération prochaine.

A Gotha, les prisonniers font déjà des projets. Pour ma part, j'écris longuement à Jacques, le 25 septembre, profitant de quelques jours de repos en cellule à cause d'un abcès au bras : « La prison aura été révélatrice pour tous et

(13) Circulaire du 19 mai 1944. Voir en annexe pages 240-241.

encore plus spécialement pour quelques-uns... Nous ignorons l'Évangile : je m'en rends compte dans les « cénaclés » que nous faisons ici le jeudi soir... Mais j'ai toujours grand espoir et de plus en plus de vous revoir bientôt (quelle fête ce sera !) car je ne crois pas qu'avec les événements actuels notre détention dépasse de beaucoup six mois. J'ignore totalement, et pour cause, dans quelles circonstances se fera notre libération. Mon but sera de vous rejoindre d'abord : je veux vous embrasser avant de rentrer en France. Maintenant Dieu disposera comme il l'entendra. Nous prendrons nos quartiers d'hiver où bon lui semblera. Avec Jean Lecoq, nous avons demandé au bureau de l'Amicale de nous réclamer ici, au nom de tous les Français de Gotha, auprès du Procureur de justice dès que l'arrêt des hostilités ou autre opération de ce genre le permettra.

» Nos rapports avec Henri Choteau sont espacés et difficiles. Nous n'avons pas eu de Pain Blanc depuis le 17 juillet. Cela nous manque. Avez-vous des nouvelles de tous ? Donnez des nôtres à Saalfeld, Etevenon, Dillard, etc... Amitié à tous. »

Mais de nouveau la tempête allait se lever et le troupeau sera frappé et dispersé en d'autres lieux que Dieu avait choisis pour qu'y soit porté le témoignage chrétien. Tous sentaient confusément, ceux des prisons comme ceux des camps, que Jésus-Christ n'avait pas fini de montrer aux siens tout ce qu'ils devaient souffrir pour son nom.

Il me fut donné une dernière fois, le 27 septembre, d'écrire aux communautés de Thuringe qui allaient subir une deuxième persécution : « Cher André, la paix profonde du Christ ! La porte de la cellule vient de se fermer. Il est 13 heures et je viens de déguster un litre de soupe aux choux dans le fond duquel gisaient oubliés quelques morceaux de pommes de terre... Je ne travaille toujours pas à cause de mon abcès en voie de guérison. Ce matin, nouvelle alerte sur Gotha, la Flak (D.C.A.) a tiré, les Américains s'étant permis encore de décharger quelques bandes de mitrailleuse. La guerre passera et le renouveau viendra ensuite. Puisse la petite Thérèse, que nous prions tant ces jours-ci, nous donner la grâce d'être des hommes du renouveau ! Si je pouvais te décrire tous les rêves d'apostolat que je fais ici ! Je sens en moi une force qui me



pousse à deviner et à imaginer tout ce qu'il faudrait arriver à être et à faire pour instaurer le royaume du Christ, et souvent après, lorsque je suis laissé à nouveau à moi-même, avec ma piteuse charpente, je me trouve bien piètre et j'en sue presque ! Heureusement qu'en nous habite Celui qui peut nous donner plus que nous ne pouvons imaginer demander. Ne passes-tu pas aussi par de pareils états d'âme ?... Il nous instruit, André, de Lui-même. Quelle joie !...

» Nouvelle alerte aussi pour notre affaire : des papiers sont arrivés de la Gestapo de Berlin nous concernant. Ils nous ont été montrés lundi soir très tard. Notre affaire a été examinée et un jugement semble avoir été porté qui risque sous peu de nous établir dans une situation nouvelle lorsque ces papiers seront revenus de Weimar. Qu'est-ce qui nous attend ? Je ne sais qu'augurer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si le Maître le veut, je reprendrai ma route avec vous tous m'apprêtant à nouveau à trouver sur mon chemin tous ceux que, dans ma prière à Mongré, je lui demandais de rencontrer dans des lieux, quels qu'ils soient, où il me les avait déjà préparés. En tout cas, André, réjouis-toi avec tous et avec toute la famille des motifs de notre condamnation. C'est bien pour la cause du Christ — ils le reconnaissent — que nous agissons. Mais ils n'ont qu'un tort, c'est de s'ériger contre cette cause : nul ne peut servir deux maîtres. C'est pourquoi ils ont reconnu que : *« nous étions coupables d'avoir attenté à la sécurité de l'Etat et de la Communauté Allemande, par notre action catholique auprès des camarades français pendant le temps de notre S.T.O. en Allemagne. »* Que vont-ils décider bientôt ? Ici, à la prison où l'on commence à nous apprécier depuis le temps, les réactions sont diverses suivant le cœur de chacun. Certains gardiens, et le Commandant lui-même, sont presque plus que prévenants avec nous. Le « patron », Herr Petri, nous prévient dès qu'il saura quelque chose. Nous pouvons très bien aller en camp de concentration. A part cela nous vivons en plein dans le Nouveau Testament : nous relisons les *Actes* et les *Lettres* de Paul en prison... Si je partais pour un camp, il y a de fortes chances pour que je sois rapatrié avant vous ; mais, si je peux, j'essaierai de vous rejoindre afin que nous rentrions tous ensemble.

» Courage à tous : nous faisons belle route et nous

faisons des envieux. Soyons dignes de la cause que nous soutenons jusqu'au bout. Mais si nous pouvions avoir encore du Pain Blanc. Nous avons faim ! »

Au reçu de cette lettre, André prit à nouveau le train — Henri Choteau lui avait fait savoir de Gotha qu'il y avait parfois possibilité de voir l'équipe le dimanche.

Sans s'en apercevoir, André, harassé de fatigue, s'était endormi dans le train et fut réveillé par un voyageur qui lui dit poliment : « Es ist Erfurt ! » André passe chez les jocistes de Loulou et participe à leur réunion avant de reprendre le train pour Gotha.

Henri l'attendait à l'arrivée. Contrairement à la plus élémentaire prudence, il se précipite : « André, ils sont tous partis hier matin ! » — « ... Qui ? Où ? » — « Hier, à 7 h 15, on leur a fait prendre le wagon cellulaire pour le camp de concentration. André Vallée nous a fait passer un mot pour Fernand Morin qui est encore à la prison. » André n'écoute plus, anéanti par ce coup soudain et brutal ; il ne voit plus la foule qui maintenant les bouscule tous les deux vers la sortie... En quelques secondes, il repasse en son esprit tout ce qu'il savait sur les camps de la mort et revoit la figure de ses frères prisonniers qui lui deviennent maintenant étrangement chers. Un temps d'hésitation, puis il se retourne vers le tableau des horaires de trains : « Je n'ai plus rien à faire ici, Henri, je ne puis rester en ce lieu d'où ils sont partis pour le bagne ! » Mais aucun train ne partait de Gotha ce soir-là.

— « Tu peux venir coucher au camp, propose Henri, si tu veux : un tiers des gars travaillent de nuit, tu trouveras facilement une place. » — « Oui, allons. As-tu la lettre d'André Vallée ? » — « Oui, la voilà. » André la lut, la relut lentement, sans penser au danger qu'il courait de se faire arrêter, lui aussi. Elle se terminait par ces lignes d'espérance en la justice humaine que le bon Roger, son frère, croyait encore trouver à Buchenwald ou à Flossenbürg... « Nous serons seulement privés de liberté : nous ne serons pas maltraités... Espérez ! »

Où sont-ils maintenant ? André songeait aux lignes d'une lettre toute récente : « Réjouis-toi avec tous les autres, avec toute la famille, car c'est bien pour le Christ que nous sommes condamnés... »

— « Viens, retournons au camp. » André se laisse emmener par Henri, en silence. A l'entrée du camp, Henri lui donne une carte de contrôle : « C'est militaire, ici, pour entrer, il faut un Ausweis. Mets ton doigt sur la photo et tu passeras. » La sentinelle allume sa lampe électrique et laisse entrer. Henri veut présenter son compagnon à Bédouelle. Mais ils le trouvent endormi et ne veulent point le réveiller. Il frappe à la porte d'une autre chambre. On vient ouvrir : « Ah ! c'est vous, entrez ! » Et on referma la porte à clé derrière eux : on jouait à l'argent, ce qui était interdit.

André s'installe au troisième étage d'un châlit. Henri le quitte... Comme les hosties qu'il porte sur lui ne sont plus nécessaires, André se communique dans l'ombre, puis parle longuement au Christ de ceux dont il appréhendait déjà de ne plus revoir le visage. Il priait et les gars jouèrent toute la nuit.

Au petit matin, Henri, de retour, vient pour le conduire à Bédouelle. Ils étaient en train de parler de l'horreur des camps de concentration, lorsqu'une jeune fille entre dans la chambre, toute riante et gaie. « Bonjour, Henri, bonjour, Bédouelle, bonjour... monsieur !... Tiens !... mais je ne vous connais pas, vous n'êtes pas d'ici sans doute ? » André allait répondre, mais Bédouelle ne lui en laisse pas le temps : « Si, il travaille en ville, il est venu me voir pour l'équipe de foot qui doit jouer cet après-midi. Henri va arranger l'affaire, avec lui. » Puis s'adressant à Henri : « Alors, tu as bien compris, va tout de suite avec André chez René, dépêchez-vous, sinon vous ne le trouverez plus. » Sans plus attendre, Henri entraîne André dehors. « Viens vite, lui explique-t-il, c'est peut-être cette femme-là qui a vendu Lecoq et les Vallée à la Gestapo ; elle risque de téléphoner à la sentinelle de nous arrêter. » Mais le soldat jeta un coup d'œil négligent sur les cartes et laissa passer.

Arrivés à la gare, tous deux se séparent et se promettent de rester en liaison par correspondance...

A Erfurt, les communautés sont alarmées. Certains, abattus, pensent à tout ce qu'allaient souffrir Camille et ses compagnons. D'autres, indignés, ne peuvent retenir les injures à l'égard des nazis et des S.S. Mais tous sont fiers de ces témoins de leur foi. Michel et Loulou conduisent André à l'hôpital visiter quelques malades. Parmi eux, un jeune

Bordelais, qui venait de passer huit semaines au Strafeslager de Röhmlid pour avoir frappé une Allemande. Sa peine purgée, les camarades le conduisirent à l'hôpital, car il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Après trois semaines de traitement, il ne s'asseyait qu'avec peine sur son lit et ne voulait pas livrer le secret de sa vie là-bas. Lorsqu'André lui eut raconté l'arrestation de Camille et de ses compagnons, et signifié le motif de leur condamnation, le Bordelais se renversa la tête sur son oreiller en criant de douleur et de rage : « Ah ! les cochons ! Ah ! les salauds ! » Puis, se calmant, avec un bon sens très chrétien : « Et dire qu'ils font cela à des types comme vous ! » ajouta-t-il en regardant André, Michel et Loulou...

Le Christ était passé, lui aussi, en faisant le bien et fut jugé tel un gibier de potence, et voici qu'il en appelle encore à suivre la même route !

André rentra à Sondershausen dans la nuit : ce fut pour apprendre que Milo venait de subir l'avant-veille, à Kleinfurra, un premier interrogatoire par la police de l'usine. La Gestapo demandait des renseignements...

Patiemment la Gestapo a poursuivi son travail d'enquête. Weimar a communiqué les rapports de l'inspecteur Winklers. Leipzig sait à quoi s'en tenir depuis les arrestations et les interrogatoires d'Henri Perrin et de Clément Cotte.

C'est ainsi que les premiers jours de septembre une nouvelle vague d'arrestations déferle sur la Saxe, dans la région de Halle et de Wittenberg.

Monsieur l'inspecteur Schade, bien informé, fait du bon travail à Halle... Auguste Eveno, responsable dans cette ville est arrêté le 6 septembre à l'usine et va rester en cellule jusqu'au 20 novembre. Le 12, à Schkopau, Pascal Vergez, l'aumônier clandestin de Merseburg, et le lendemain, Colbert Lebeau, le dirigeant jociste de Merseburg, sont contraints de rejoindre Auguste.

Paul Léon est arrêté à son tour. Le mardi suivant, 19, Roger Martins, responsable à Bitterfeld, est embarqué par la police dans le bureau du Lagerführer du camp Antoine. Emmené à la prison de Bitterfeld, il y retrouve Louis Doumain, prêtre S.T.O. (14).

(14) Louis Doumain avait déjà été interrogé par la police le 10 février 1944.

Enfin, Wittenberg se voit arracher ses deux responsables, Julien van de Wiele, du camp de Neumühle, et Eugène Lemoine, du camp Schleicher. André Parsy, d'Eisleben, arrêté aussi, les rejoint tous à la prison de Halle, le 4 octobre.

Pour la région de Halle-Wittenberg, il est procédé à l'arrestation d'une trentaine de jeunes qui se retrouvent au « Moulin » — la Präsidium Polizei (Siège de la Gestapo) — à Halle. La moitié sera rapidement relâchée. Après un second interrogatoire, d'autres seront libérés — comme Marcel Regnault, responsable à Halle —. Il en restera finalement 9 qui, après plusieurs séances d'interrogatoire, vont attendre leur condamnation (15).

Seul, à Leipzig, Jacques Etevenon semble invulnérable et continue d'informer les uns et les autres...

A Nordhausen, René Tournemire est surveillé. Mais grâce à la vigilance et au soutien de sa patronne, Madame Roegner, il évitera la prison.

Milo restera sur le qui-vive plusieurs semaines. A la fin du mois les policiers viendront l'arrêter ainsi que Julot. Après un circuit de huit jours en wagon cellulaire, de Halle à Leipzig, ils aboutissent à Erfurt, où ils retrouvent « frère Félicien », arrêté à Weimar (16)... Après un interrogatoire et de fortes menaces, ils s'entendent dire : « ... Nous savons que vous êtes les chefs de l'Action Catholique en Thuringe, mais nous n'avons pas de preuves de vos réunions. Vous êtes libres, mais ne faites pas parler de vous. » Milo et Julot, un peu déçus, regagneront Kleinfurra tout seuls. Ils se remettrent à l'ouvrage jusqu'à la fin. La police de Himmler allait avoir d'autres préoccupations avec l'hiver qui approchait.

(15) Le 20 novembre 1944 pour l'Arbeitslager (camp de punition) de Zöschen.

(16) Le 19 septembre. Le compagnon de Marcel Carrier sera libéré le 8 décembre 1944, muni des mêmes « recommandations » que Milo et Julot. Un bombardement venait de détruire en partie la prison d'Erfurt... dont l'un des murs de la cellule où « frère Félicien » était enfermé avec des camarades.